

santes que celui-ci eut l'idée de romancer. Rentré en Europe en 1904, Alfred, devenu Jean Hornu, prit connaissance de ce qu'il avait écrit, littérairement, à son « cher Frans ». Et c'est ainsi que naquit, au vrai, en 1905, Alfred se retrouvant en Afrique, *Udinji* par C. et A. CUDELL ou, mieux encore : C.A. CUDELL ».

Ce petit point d'histoire littéraire coloniale étant réglé, on se hâte de remercier M. Joseph-Marie JADOT d'avoir versé à ce débat deux lettres adressées, en 1905, par Charles CUDELL à la Compagnie du Kasai, qui employait Alfred, lettres qui ne laissent plus subsister aucun doute sur leur collaboration :

« ... J'ai écrit... sur les notes et documents fournis par mon frère Alfred un roman de mœurs congolaises... Le livre que j'ai écrit sur le Congo... a été, vous le pensez bien, documenté par mon frère, Alfred CUDELL... »

Celui-ci, autrement dit Jean Hornu, était

« Un véritable tempérament d'Africain... prêt à s'enfoncer sans scrupules dans les pires régions inconnues ; non brutal, mais d'une rudesse excessive et d'ailleurs indispensable, non embarrassé d'affections ni sentiments inutiles ; nerveux, infatigable, doué d'une force morale et d'une résistance physique qu'on n'eut point soupçonnées en ce maigre garçon blond, à face glabre et à mains longues » (p. 82).

Mais il est grand temps que vous soit présentée Udinji elle-même, l'héroïne de ce roman de mœurs congolaises que ses auteurs situent chez les riverains de la Buschimaie :

« Sur un corps de statue, une tête exquise ; des yeux noirs, très larges, très profonds, voilés de longs cils ; le nez, à peine épaté, presque droit ; la bouche petite, fendue en accolade, avec des lèvres rouges très minces aux commissures. Et quel ovale parfait que celui de la figure ! Le front est haut, dégagé de même que les tempes et la nuque. Les cheveux noirs, très fins, plutôt coupés courts, forment sur le haut de la tête un minuscule chignon rond autour duquel Udinji, coquette, pique habituellement des immortelles violettes » (p. 12).

L'âme d'Udinji est :

« Étrange, peuplée d'aspirations indéces, compliquée ; elle prend un vol éperdu vers les horizons dont à peine elle a conscience. Udinji est une ignorante qu'un sentiment inexpliqué jette vers la Civilisation, mais une Civilisation naïve, bâtie sur les racontars diffus des marchands et les légendes des vieilles femmes » (p. 10).

L'originalité de cette âme tient surtout :

« Dans un très confus instinct des sentimentalités, sentimentalités inconnues à sa race sauvage et primitive, sentimentalités qui ne se rencontrent, de plus en plus subtiles, que chez les peuples dégénérés à qui ne peuvent plus suffire les passions simples, parce que les hommes trop civilisés n'ont plus la force de les satisfaire purement. Udinji a en elle moins qu'une vague science, un soupçon imprécis de mille choses tendres dont elle ignore l'existence, l'intuition intraduisible de l'amour et du baiser » (p. 10).

Son père est Tambwe Mukalansengo, Tambwe le chef des chefs. Autour de ces personnages principaux gravitent évidemment des comparses. Par exemple, un capita de commerce appelé Lukussu. Il est aussi des figurants collectifs dans cet ouvrage bien observé :

« Oh ! les amusants fumeurs ! Une petite boule de chanvre dans le bassinet de l'énorme calebasse qui leur sert de pipe, un coup de silex, et les voilà s'époumonnant à tirer, en une seule aspiration continue, sans fin, jusqu'à consommation complète du chanvre. La fumée alors leur sort de partout, du nez, des yeux, des oreilles ; ils toussent, crachent, tâtonnent au milieu de leur nuage, avalent une lampée de malafu, et les voici déjà qui allument une autre chilo (pipe) » (p. 25).

Le décor enfin est dépeint avec une étonnante richesse de palette :

« La brousse est pleine d'une vie mystérieuse, des insectes crissent et froufroutent, une pintade prend soudain son vol avec un cri mécontent. Des papillons passent et repassent, ailes transparentes comme de la gaze, ailes qui par une exquise gradation vont du rouge vif au bleu foncé, ailes de velours, ailes d'or, papillons qui paraissent comme des fleurs de pensée envolées. Par endroits, un bouquet d'arbres

rabougris et contorsionnés par l'annuel incendie des herbages, sert d'asile à toute une famille de perroquets gris et rouges dont l'organe nasillard s'essaie à une exilarante loquacité » (pp. 28-29).

Premier vrai romancier du Congo, C. A. CUDELL est, en même temps, l'un des premiers théoriciens de la pénétration patiente :

« Au Congo, pour parvenir à un résultat durable, il faut que dans leurs rapports avec l'indigène, les agents colonisateurs apportent *du tact, de la douceur et, avant tout, de la patience, infiniment de patience*. Peut-être la menace et la violence précipiteront un premier succès, bâti sur l'intimidation et la haine, succès après lequel le chef blanc ne dormira plus que d'un œil. Mais ne rien brusquer, s'immiscer tout doucement dans l'existence du Noir, s'assimiler ses mœurs, sa politique, son langage, sa nourriture ; s'imposer à son respect, non à coups de fusil, mais par sa valeur et son intelligence ; donner sans rien demander ; chercher enfin sinon à se faire aimer par l'indigène, du moins à l'habituer à considérer son commerce avec le Blanc comme un événement normal et heureux. Des rapports établis dans ces conditions seront indissolubles et la Colonie ainsi créée, désormais à l'abri des aléas, ne pourra que grandir et fructifier » (pp. 154 et 155).

Et *Udinji* dont, en 1937 déjà, on préconisait la réédition, *Udinji* dont, en 1951 encore, M. JADOT dit qu'une nouvelle édition nationale serait des plus souhaitable, *Udinji* a paru en 1905, chez LACOMBLEZ, l'éditeur de Léopold COUROUBLE, Louis DELATTRE, Eugène DEMOLDER, Jules DESTRÉE, Georges EEKHOUD, Georges GARNIR, Hubert KRAINS, Maurice MAETERLINCK, Edmond PICARD, Charles VAN LERBERGHE et Gustave VAN ZYPE, etc... donc en parfaite compagnie.

Dans le même temps, un ordre du jour voté par la Section belge de la Ligue des Droits de l'Homme adjurait la Belgique de cesser de prêter au Congo ses officiers, ses magistrats, ses diplomates et ses fonctionnaires !

Léo LEJEUNE.

Un factorien dans la forêt équatoriale :

FÉLICIEN MOLLE (EKOTONGO)

Le recueil de 16 contes et croquis congolais qu'EKOTONGO a fait paraître sous le titre *Peaux noires* (Charle-roi, Herman, 1924) avec préface d'Arille CARLIER, met en scène, dit M. CARLIER, une humanité étrangement curieuse et captivante. On y trouve successivement Yette (II), Woutéka (IV), Saöbiauw (VI), Widjima (VIII), Loyonghé (XVI), surtout Wouwoubé (XIII), jeunes femmes noires rencontrées entre 1903 et 1906, dans la région de la Lulonga et dont les sentiments, du moins tels qu'ils ont été exprimés par l'auteur, ont paru au préfacier un peu surfaits, un peu « fantaisie d'artiste ». Il est vrai qu'à l'époque, certains en étaient encore à se demander si les « nègres », — à plus forte raison les « négresses », — pouvaient avoir des sentiments ! Ce n'était certainement pas le cas de M. MOLLE, comme on va le voir :

SAÖBIAUW. — « Fière et ardente autant que belle, elle était l'antithèse vivante de ses compagnes. Sa volonté, encore chancelante parfois, s'affirmait autoritaire par moments, et c'était comme un torrent capté qui s'échappait par saccades brusques »...

Ce fut, ajoute Félicien MOLLE lui-même, indiquant assez par là qu'il s'est bien gardé de généraliser, la première des rares femmes noires que je rencontrai au Congo.

WOUTEKA ou Fleur-qui-rit. — « Indolente, comme bercée en marchant par les bonnes fées ses marraines, elle vient, elle glisse vers moi : sa démarche est souple, onduleuse, noble naturellement. Son

corps svelte, jailli d'un seul jet, est moulé dans un pagne de soie multicolore et filigranée d'or. Une statue pareille serait un incomparable chef-d'œuvre. Et Woutéka vit ! Et elle est comme un bonheur indéfinissable venant vers moi »...

La Loukoussou de Léopold COUROUBLE était grande, souple, drapée dans un pagne aux vives couleurs... La tête ronde sur un cou de statue antique... Il en admirait la marche très noble (1902).

LYONGHÉ. — « Souple légère, elle se glisse dans les feuillages enchevêtrés, dérangeant à peine les innombrables oiseaux aux couleurs rutilantes. Elle va, sans but, cueillant des gerbes d'orchidées rares »...

Loyonghé est sœur d'Udinji que CUDELL a montrée, cueillant du maïs : « A tout instant, sous ses pas, un vol de colibris s'effare ; des ventres rouges, des ailes vertes, prennent la fuite au milieu de petits sifflements éperdus » (1905).

YETTE. — « Je la nommais Yette, son mari l'appelait Yô. Petite et gracieuse, elle avait la fraîcheur, le calme étrange d'une fleur sauvage ; sa jolie figure, rappelant le type arabe, s'éclairait d'un sourire captivant. Sa démarche timide, qui trahissait son trouble, la rendait plus charmante encore »...

On pense à l'« enfant brune », Honatja, de Joseph-Marie JADOT : « la vendeuse d'oubli, douce magicienne » (1914).

WIDJIMA. — « S'il est une image agréable, attrayante, émouvante aussi, qui surgit parfois dans mes souvenirs lointains et les domine comme nimbée d'une poésie sauvage, c'est celle de Widjima ; Widjima l'incomparable, la merveilleuse. Son nom, Fleur-de-Nuit, lui fut donné comme le plus bel hommage par tous les chefs de sa tribu »...

Dans *Le Fou du Lac*, Égide STRAVEN a rejoint Félicien MOLLE en surnommant Mèssou, la fille du chef, « dont tous les gestes harmonieux révélaient le charme

languide de l'Orient », Si-na-Kwabo, c'est-à-dire, précisément, celle à laquelle nulle autre n'est pareille (1938).

Mais dans la touchante histoire de Wouwoubé, dit M. CARLIER, et, cette fois, on l'approuve sans réserve, il y a la matière d'un roman complet, traité avec une sobriété voulue, plutôt : une émotion contenue, qu'il sera bien difficile de rendre comme on le souhaiterait.

WOUWOUBÉ ou Fleur-des-Bois est tatouée : « Toute petite encore, on pratiqua des incisions dans sa chair, au visage, aux bras, au buste et aux cuisses. Ces blessures aux lèvres refermées sur des herbes des sorciers ou des lamelles de viande d'animaux lui imprimèrent, en relief, les marques indélébiles de sa race ».

Comme les autres adolescentes, elle pile le manioc et confectionne des chikwangues. Elle fume le poisson, et le gibier que les hommes rapportent de leurs chasses ; elle concasse et presse les noix palmistes pour en extraire la « mafouta », l'huile où cuiront les plantes qu'elle cultive ou va chercher en forêt. Elle réduit en poudre et met dans laalebasse vide les feuilles à soude qui saleront les aliments ; mais jamais elle ne prend part aux repas des hommes. Elle ne mange qu'après eux. Elle va couper du bois pour les feux. Parfois, elle rapporte des tronçons d'arbre plus lourds qu'elle. Elle va aussi recueillir le vin du palmier. Le grand pot noir posé sur la tête, elle ressemble aux antiques porteuses d'amphore.

Un jour, Fangalé, le guerrier, l'arrête :

« — Wouwoubé ? — Hau ! — Tu es là ? — Hé ! Fangalé ? — Tu es là ? — Hé ! Wouwoubé ? — Hau ! — Tu vas être ma femme ! — Fangalé, cela te regarde ! — Je vais demander à ton père. — Va demander à mon père ».

Le mariage se fait, qui ne change pas le cours de l'existence :

« — Wouwoubé ! — Tu appelles ? — Oui femme, tu vas aller chercher du bois. — N'dé. — Beaucoup de bois. — N'dé. — Tu seras ici

quand le soleil sera sur nos têtes, pour faire cuire le poisson. — Oui bien. — Tu feras la chikwangue. — Oui. — Ou je te bats. — Cela te regarde, Fangalé. — Va. — Je vais ».

La pauvre femme ne cesse d'aller. N' Goyaw !... Qu'est-ce ?... Un soir, en forêt, elle est presque assommée, puis enlevée : « — Qui es-tu ? lui demande, après quelque temps, son ravisseur. — Wouwoubé. — Hau ! Très bon ! Hau ! La femme de Fangalé qui a tué mon frère... ».

Wouwoubé est, si l'on ose dire, vite récupérée, et devient mère d'un enfant si noir que son père le nomme M'Boutou, la nuit. La jeune Mama connaît, enfin, le bonheur. Elle chante :

« Enfant, je suis l'enfant de ma mère,
 Tu es aussi l'enfant de ta mère,
 Ta mère, c'est moi ! Ah ! Ah ! Ah !
 Je te vois à ma hanche
 Et mon bras à ton dos ;
 Tu ne pleures pas... tu ne pleures pas !
 Si tu es mâle, je te donne mon lait ;
 Si tu es femme, je te le donne encore.
 Je mets de l'huile sur ta peau,
 Je mets de l'huile sur ta tête,
 Les mouches ne te mordent pas.
 Je pose sur le sol une natte neuve,
 Je fais du feu dans la case
 Et, sur la natte, près du feu,
 Je pose ton sommeil.
 Tu es l'enfant de ta mère,
 Ta mère, c'est moi ! »

Hélas ! Bonheur ne dure. Devenu grand, M'Boutou, cédé par son père contre trois nouvelles épouses, est emmené en exil et, comme toutes les femmes de sa race, Wouwoubé achèvera dans la solitude et l'amertume, une existence tissée, sauf exceptions, de fatigues, de misère et de monotonie.



6. — Fernand LANTOINE, Chasseurs en pirogue. (environs de Matadi)
(Coll. X, Bruxelles.)

M. CARLIER termine sa préface en disant que *Peaux noires* fait apparaître le nègre, comme dans un kaléidoscope, avec sa paresse native, ses vices, son animalité. Soit ! Pour l'ensemble, et si l'on veut bien ne pas oublier que les faits observés remontent aujourd'hui à 50 années, à 20 au moment où les contes et croquis étaient composés. Mais pour ce qui est de la douce romance de Wouwoubé, on fera sienne cette réflexion de PSICHARI :

« Quel événement de surprendre un peu de nous en elle (en cette Femme noire, en cette mère noire) un peu de nos agitations de cœur dans son *apparente* animalité ! »

Léo LEJEUNE.

Deux coloniales :

MILOU DELHAIZE-ARNOULD
ET JEANNE MAQUET-TOMBU

Deux femmes, deux coloniales, deux bons écrivains de surcroît : j'ai un triple plaisir à vous en entretenir.

I

Marie-Louise DELHAISE-ARNOULD — dite Milou — accompagna son mari, commissaire de district, dans notre colonie et elle en partagea la vie parfois très pénible. Elle eut ainsi l'occasion de voir de près nos indigènes, de les comprendre et de les aimer. Son mari avait écrit de nombreuses monographies sur notre Congo. A son tour, elle publia des études ethnographiques dans le *Touring-Club* et dans la *Tribune Congolaise*.

Dans un court roman d'une centaine de pages intitulé *Amedra* qui obtint le prix triennal de Littérature coloniale et que notre ami Gaston-Denys PÉRIER saluait d'une préface élogieuse lors de sa publication aux Éditions de la Renaissance d'Occident en 1926, Madame DELHAISE nous met en présence d'un drame d'amour, avant l'arrivée du blanc, en pays Bapopoïe, sur les rives de l'Aruwimi. Elle nous explique dans sa présentation qu'elle a voulu « faire vrai » et décrire d'exactes coutumes. Cela nous vaut d'ailleurs quelques notations fort intéressantes, au cours du récit, sur les cérémonies de mort et l'épreuve du poison, comme aussi sur la pêche.

Mais quelle est la position de l'auteur vis-à-vis de

l'indigène ? M^{me} DELHAISE voit la femme noire, non pas comme un animal répondant à l'appel du désir ni comme une esclave-génitrice soumise à la loi du maître, mais bien — tout comme ses sœurs d'Europe — capable d'un véritable amour-sentiment qui lui donnera la force de se dresser contre la tradition, contre la haine séculaire existant entre son village et celui de son amant, contre la volonté paternelle — à vrai dire contrainte et forcée — de lui faire épouser un chef puissant et riche, mais vieux et répugnant. Plus sauvages sont les sentiments du soupirant éconduit : Nodo ira jusqu'au crime pour supprimer le rival heureux. Mais n'est-ce pas là le sujet de certains romans de mœurs européennes et de nombreux faits-divers ? La différence est dans l'acharnement bestial que met l'assassin à défigurer et mutiler le cadavre de sa victime.

L'héroïne a l'occasion d'empoisonner le meurtrier de son amant qui l'accule à l'unique fuite encore permise : la mort. Elle ne le fait pas et se contente de lui administrer un soporifique pour lui échapper. Elle absorbera elle-même le poison qui la délivrera du mariage hideux avec le vieux chef et lui permettra de rejoindre au pays des ombres l'objet de son amour.

Le père, Asimangue, souffre des mêmes angoisses qu'un père de chez nous, contraint par les circonstances d'offrir sa fille en holocauste pour éviter des catastrophes : guerre ou ruine. Madame DELHAISE nous montre, semble-t-il, l'identité des sentiments entre blancs d'une part, et noirs d'autre part, dans ce volume à mi-chemin entre la nouvelle poétique et le roman. Quel couple blanc ne répondrait pas à cette description si courte, mais si ... « parlante » :

« La main tremblante du jeune homme saisit celle d'Amedra. Doucement il attira à lui la belle et sage enfant. Émue, oppressée, elle appuya son front sur l'épaule luisante... ».

II

Madame Jeanne MAQUET-TOMBU, qui séjourna à diverses reprises au Congo, de 1931 à 1938, et dont je vais vous parler maintenant, est arrivée aux noirs... par la couleur. En effet, avant de nous décrire les indigènes de notre colonie, M^{me} Jeanne MAQUET-TOMBU étudia l'art et l'archéologie à l'Institut supérieur d'Art et d'Archéologie et y conquist le grade de docteur. Mais l'art n'est point pour elle que recherches d'histoire, de pièces de collection, de numéros de catalogues ; car, joignant la théorie à la pratique, elle maniera elle-même les pinceaux. N'avait-elle pas de quoi tenir ? Et son père, le bon peintre TOMBU, ne dut-il pas se réjouir de lui voir acquérir cette maîtrise qui lui permettra de broser dans notre terre africaine les coins délicieux de Banzyville et d'ailleurs ?

Le sentiment que l'auteur a de l'œuvre d'art, sa compétence dans la recherche — ne lit-on pas comme des nouvelles policières sa brochure *Autour de la descente de croix de Roger* ou son étude *Roger Vander Weyden, pèlerin de l'année Sainte ?* — la feront approcher avec frémissement de l'âme noire.

Écoutez-la dans la première page de la revue *Brousse* qu'elle fonda en 1939 à Léopoldville, et dont nous avons tous le souvenir :

« Ce n'est qu'un bout de tissu de raphia, qu'un gobelet taillé au couteau, qu'un pot de terre sans éclat ni couleur. Et cependant, c'est par eux la brousse congolaise qui vous parle.

» Le bois auquel s'attarde votre regard, c'est l'arbre tordu de la savane ou le fût élancé de la forêt, le pot que touchent vos doigts, c'est cette terre d'Afrique que vous aimez, et le tissu, c'est le beau palmier qui y puisa son suc, fécondé par le soleil de l'Équateur... »

Et plus loin :

« N'avez-vous aucune pensée pour celui qui l'a faite ? Ne devinez-vous pas ? Un homme — un frère — l'artiste qui, devant la matière, se recueillit un jour et créa..., tailla la coupe, sculpta le masque... »

Vous avez bien entendu : « Un homme — un frère — l'artiste ». Comme nous sommes loin de la *Barre de couleur*.

Mais approchons par un autre biais sa prise de contact avec le noir. Lisons son premier livre congolais *Jeannot, Gosse d'Afrique*, paru en 1935, où c'est une mère qui se penche sur la plus belle œuvre qu'une femme puisse créer : son enfant. Elle l'avoue dès les premières pages :

« Jamais plus je ne pourrai porter sur la vie d'Afrique un jugement impartial parce qu'à présent Jeannot existe pour tout embellir ».

A partir de ce moment elle « voit » l'Afrique et la possède comme si le fait d'avoir donné la vie sur le sol congolais la faisait elle aussi renaître sur cette terre qui restait jusqu'alors étrangère. Terre qu'elle décrit en coloriste avec la grande palette tenue à son pouce gauche, paysages qu'elle dessine d'un trait vif et qu'on se prend à aimer comme elle. C'est avec une sympathie amusée qu'elle suit les boys dans leurs courses affairées quand ils sont en vue, car elle sait bien que le coin tourné, ils en prendront à leur aise. Elle les montre intéressés, peu enclins au travail, chapardeurs, menteurs à l'occasion mais... qui d'entre nous n'a point connus les mêmes défauts chez certaines servantes blanches, en Europe ? L'auteur ne se frappe pas, mais suit les scènes avec un regard amusé : ne nous a-t-elle point prévenue que Jeannot allait tout embellir ? C'est autour du petit bonhomme qu'elle esquisse le charmant tableautin intitulé si rébarbativement « Chiffres » où elle montre les astuces cousues de gros fil... noir des vendeurs d'œufs, de maïs et de babioles. Mais ce fil est de même fibre — si pas aussi gros — que celui dont nos marchands ficellent leurs paquets. Aussi sans épiloguer davantage achètera-t-elle pour Jeannot le tam-tam convoité.

— Le style de M^{me} MAQUET-TOMBU ? En voici un échantillon. Quoi de plus alerte, de plus vif, de plus concis, rappelant certains auteurs anglais ou la sage brièveté des Nippons :

« La promenade du matin nous conduit toujours au potager et aux étables. A cette heure, la vache, qui jouit d'une demi-liberté, s'est déjà éloignée dans le cynodon. Nous la découvrons, cachée par un plis du sol. Sa masse noire se dresse dès notre apparition, le veau suit avec timidité mais l'élégant pique-boeuf, qui fait toujours partie du groupe, se tient farouchement à l'écart.

» Pendant que, gourmande, la vache engloutit la chickwangué, que je n'ai osé confier aux boys, Jeannot et le veau, plantés à quelque distance l'un de l'autre, se considèrent avec méfiance »...

Sans doute la conclusion est-elle défavorable, car l'enfant se met à pleurer.

« Effrayé, le veau s'écarte.

» Changement instantané dans l'attitude de Jeannot : il s'est senti le plus fort et, toute crainte dissipée, le voilà qui poursuit celui qu'il redoutait l'instant d'avant.

» Mais bien vite, un beuglement de la mère inquiète lui fait faire demi-tour et jette dans mes bras le vainqueur de tantôt ».

N'est-ce pas toute une philosophie de la vie ? Philosophie aussi dans cette phrase qui si bien comprend le noir :

« Eux tous, — les sages, qui cheminent leur vie au lieu de la courir — nous les surprenons dans les mille détails de leurs occupations simples et naturelles ».

Et plus loin :

« Les femmes indolemment hautaines, inconsciemment élégantes, elles vaquent aux soins du ménage. Jamais de hâte, tout se fait cependant... »

Comme le disait le gouverneur général Pierre RYCKMANS, nous nous souviendrons aussi d'Ignace :

« Ignace, c'est le Noir. Tire-au-flanc, sans doute ; un peu paillard, pas toujours très propre. Mais gai, jouant avec l'enfant comme un



7. — Henri LOGELAIN, Tête de femme noire.

enfant. Insouciant, rieur, résigné, une chanson toujours sur les lèvres. D'un héros, sa mort ? Non, d'un noir. D'un simple noir, comme il y en a beaucoup ».

Le siècle marche — paru en 1936 — valut à son auteur de partager le prix triennal de Littérature coloniale avec un concurrent de langue néerlandaise : M. MALCORPS. Cette œuvre entreprend de retracer la vie de Lutunu, un indigène de la région des chutes et des rapides du Bas-Congo, la région des cataractes. Lutunu est né en 1872, nous le quittons à la fin du récit, en 1935 environ. Par ce détour d'une vie romancée, l'auteur va tenter de nous montrer ce que fut le contact des indigènes et des blancs, vu par un noir. Mais ici, l'interprète est blanche. Il serait curieux de voir ce qu'un indigène tirerait de la même substance.

Nous voyons cet esclave, fils d'esclave, grandir, apprendre que depuis longtemps il existe des blancs sur la côte, avec qui l'on trafique au plus grand profit de son maître. Il verra Stanley arriver — chose inouïe — de l'intérieur. Ses compatriotes partagés en pour et contre : Lutunu, lui, entrera au service des blancs : d'abord de Vangele, « Le Blanc ami ». Impression qui ne s'effacera jamais de la mémoire de Lutunu. Comme quoi il est bien vrai qu'en toute chose, le premier contact est le plus important. Lutunu sera, après le départ de Vangele, cédé par son maître au missionnaire Thomas Comber, de la Baptist Missionary Society. Il va se trouver — lui terre encore vierge — marquée d'une nouvelle empreinte. Bien plus, le missionnaire l'amène en Europe et l'expédie aux États-Unis. Avalanches de nouvelles impressions chez le jeune noir. On se demande comment il tient. Il rentre au Congo. Un nouveau blanc réclame ses services : Grenfell, le missionnaire explorateur. Il se rend compte des compétitions entre blancs, prend parti pour l'État. Il voit au